

La musique n'échappe pas aux stéréotypes sur les femmes. Le jazz, en particulier, est sous-doté en têtes d'affiche féminines. Elles ont pourtant été nombreuses à compter, à rebours des clichés

JAZZENT-ELLES?

RODERIC MOUNIR

Enquête ► Dans une interview publiée sur internet en mars 2017, le pianiste de jazz étasunien Robert Glasper vantait les mérites du *groove* et son effet particulier sur la gent féminine, moins friande de solos. Il comparait le *groove* à un «clitoris musical». Ce propos malheureux a déclenché un torrent de reproches, Glasper se fendait d'un *mea culpa* sur Facebook. Reconnaisant avoir mésestimé le sexisme niché dans les propos les plus anodins en apparence, il a argué de son propre vécu d'Afro-descendant pour plaider l'inclusivité – des femmes, des personnes de couleur, des LGBT.

La polémique est symptomatique d'une réalité: le jazz est une musique d'hommes, si l'on en juge par la composition du public, de la communauté des musiciens et du corps enseignant. Pianiste et bloggeuse, l'Australienne Emma Stephenson pointe le manque de modèles: «Mettez-vous un instant à la place d'une fille de 13 ans. Quelle image vous attire le plus: Lady Gaga ou John Coltrane? Katy Perry ou Miles Davis?»

Le problème concerne aussi l'enseignement. Les chiffres sont similaires des deux côtés de l'Atlantique, avec un taux d'étudiantes d'en moyenne 30% dans les filières non professionnelles, qui chute à 15% dans les filières professionnelles. Données que corrobore une étude financée par la Haute Ecole spécialisée de Suisse occidentale (HES-SO), intitulée 1970-2013 – *Growing Up. Perspectives de musiciennes et musiciens jazz de Suisse romande*. «La diversité est un souci commun aux musiques actuelles et au jazz, reconnaît Laurence Desarzens, directrice du site de l'HEMU au Flon. Nous comptons peu de musiciennes, principalement des chanteuses. Mais nous for-

mons des musiciens professionnels en bout de chaîne, qui possèdent déjà des acquis. Or le choix de l'instrument et du style de musique s'opère très tôt, dès l'enfance. C'est à ce stade qu'il serait important d'ouvrir les possibilités.»

Climat compétitif

C'est un fait, les instruments ont un sexe. Piano, violon et chant seraient l'apanage des femmes, alors qu'elles sont sous-représentées dans la pratique de la batterie, de la guitare électrique et des cuivres. «Les instruments sont clairement genrés», estime Maria Kim Grand. A New York depuis sept ans, la Genevoise âgée de 25 ans joue d'un instrument typiquement masculin, le saxophone. «Tous mes modèles sont des hommes, Sonny Rollins, John Coltrane, mon mentor Von Freeman. Je ne compte pas les fois où l'on m'a dit que je jouais 'comme un homme' ou 'pas mal pour une fille'. On s'étonne que j'aie autant de souffle. A la vue de mon étui, dans les taxis ou à l'aéroport, le premier réflexe est de me questionner sur mon violon.»

Les opportunités de faire carrière existent, mais se heurtent à des préjugés rarement exprimés ouvertement, relève Maria Kim Grand: «Engager une femme, c'est prendre le risque de coucher dans le groupe, ça affecte l'entre-soi masculin, les blagues en tournée. Et ça fait craindre que l'attention du public se porte sur la fille du groupe.» Marie Kruttli n'a pas ce problème, elle a créé son propre trio et son quatuor. La jeune pianiste et compositrice cite au titre d'inspiratrices Carla Bley et Maria Schneider. Mais s'affirmer comme instrumentiste ne va pas de soi: «Après un concert, les hommes

me parlent plus volontiers de mes compositions, avec une appréciation technique, que des émotions ressenties. Or je m'intéresse à l'essence et à l'expressivité de la musique.» Marie Kruttli ne pêche pas techniquement, loin s'en faut – ses rythmes irréguliers et les dissonances qui parent ses accords traduisent son goût pour la recherche. Mais jamais au détriment des atmosphères. Passée par les conservatoires de Lausanne et Lucerne, elle évoque un «climat compétitif qui pousse à surenchérir dans la performance» au détriment de la sensibilité singulière.

Plafond de verre

Cubaine vivant en Suisse depuis dix-huit ans, musicienne et chanteuse jazz de formation classique, Yilian Canizares enseigne le violon improvisé à l'EJMA de Lausanne. Elle mène une carrière prolifique sur plusieurs continents. Le plafond de verre auquel se heurtent les femmes, selon elle, a des causes multiples: «Elles sont d'abord historiques et culturelles, liées à la réputation du jazz, ses caves enfumées et son mode de vie 'indécent'. Plus concrètement, il y a le fait que pour trouver sa voie et donner des impulsions décisives à sa carrière, il faut mettre le paquet entre 25 et 40 ans, soit entre la fin des études et l'âge où fonder une famille devient plus difficile. Ce dilemme psychologique et biologique se pose moins aux hommes.»

Pour Laurence Desarzens, accroître la place des femmes passe par leur meilleure visibilité dans les médias. Et l'HEMU souhaite mieux équilibrer la proportion de musiciennes invitées comme intervenantes ou pour donner des masterclasses. Autre levier, le mentorat. ...



... C'est l'une des tâches assumées par Helvetiarockt, association alémanique de promotion des femmes dans la musique, qui étend ses activités en Suisse romande. L'Empowerment Day, journée de l'égalité de la branche musicale suisse, s'invite au Cully Jazz Festival du 16 au 18 avril. Une session d'écoute retracera l'histoire des femmes dans le jazz, une table ronde fera dialoguer des professionnels, et la chanteuse anglaise Zara McFarlane donnera un concert tout public.

Helvetiarockt fera la publicité de ses *Female Bandworkshops*, programme qui s'adresse aux musiciennes âgées de 15 à 25 ans, désireuses d'accroître leurs compétences au sein d'un groupe en développant l'écoute, l'improvisation, la présence scénique et aussi la gestion des critiques. L'une des professionnelles romandes impliquées, Béatrice Graf, est une percussionniste et compositrice chevronnée. Elle relève les vertus du mentorat: «Plusieurs filles trop timides ne se seraient jamais lancées dans un atelier mixte. Je leur apprend à jouer ensemble, mais aussi la confiance en soi. Et je les préviens que, tout au long de leur

vie, elles seront parfois confrontées à des remarques déplacées, au mieux paternalistes, au pire sexistes.»

Pour Manuela Jutzi, cheffe de projet chez Helvetiarockt, il faut aller plus loin en instaurant des quotas de femmes dans les festivals. Cette exigence a été posée à l'échelon international par la campagne Keychange, à laquelle ont répondu une quarantaine de festivals et salons professionnels en Europe et aux Etats-Unis, s'engageant à atteindre la parité à l'horizon 2022. En Suisse, l'initiative n'a pas convaincu. Est-ce parce que les festivals de jazz (Montreux, Cully, Willisau, Auvernier, Ascona, Jazz Onze Plus à Lausanne) sont tous dirigés par des hommes?

Pas le seul critère

«C'est un désastre», concède en riant Jean-Yves Cavin. Il a repris les rênes du Cully Jazz en 2016, des mains de... Carine Zuber, unique programmatrice d'un festival de jazz, partie s'occuper du club Moods de Zurich. «Le jazz véhicule pas mal de clichés, on peut y remédier à notre niveau en programmant un maximum de femmes.» C'est le cas cette année avec Lisa Si-

mone (fille de l'illustre Nina), Youn Sun Nah, Mélissa Laveaux, Lizz Wright, Fatoumata Diawara ou Ester Rada.

Des atouts commerciaux, aussi? «Le public féminin s'identifie sans doute plus facilement aux musiciennes, acquiesce Jean-Yves Cavin. Mais c'est loin d'être le seul critère déterminant pour nous. On doit voir si l'artiste est en tournée à cette période, si elle a récemment joué à Cully ou Montreux, si son style correspond à la scène où l'on désire la programmer, etc.»

L'affiche se diversifie, mais on est loin de la parité, surtout parmi les instrumentistes. Pour autant, Cully n'envisage pas les quotas: «Le jazz est sous-doté en têtes d'affiches, il serait hypocrite de s'engager sur un objectif sans le tenir.» A la tête des festivals, d'autres pays l'ont mieux que la Suisse ou la France: pour les Swiss Jazz Days qui feront la promotion des talents nationaux à Cully, trois directrices de festivals ont répondu présent – une Coréenne, une Autrichienne, une Italienne. |

«Empowerment Day» au Cully Jazz Festival, 16-18 avril:
www.empowermentday.ch
www.femalebandworkshops.ch





Au commencement étaient les blueswomen

Histoire ▶ Leurs chansons à l'accent libre et moqueur ont donné le ton du blues, puis du jazz à travers les big bands des années trente. Les femmes noires américaines sont les oubliées du récit de la musique populaire.

Le jazz, une musique d'hommes? Loin de là! «Il faut distinguer le récit qu'on a fait de la réalité historique», insiste Christian Steulet. Historien des musiques populaires, il animera avec la journaliste Elisabeth Stoudmann un salon d'écoute estampillé *Jazz History*, le 16 avril à Cully, consacré à la place des femmes dans le jazz.

Avant les figures célèbres de Billie Holiday, Nina Simone, Ella Fitzgerald et Alice Coltrane, les pionnières du blues des années 1920, Ma Rainey, Bessie Smith ou Ethel Waters furent les premières popstars et entrepreneuses de l'industrie musicale. En dépit du label disques de race» (*race records*) qui assurait une ségrégation rigoureuse, à laquelle les mélomanes les plus zélés savaient trouver la parade.

L'intellectuelle militante Angela Davis a consacré à trois de ces artistes (Rainey, Smith, Holiday) un magnifique ouvrage, il y a vingt ans, que les Editions Libertalia viennent de rééditer sous le titre *Blues et féminisme noir*. L'auteure marxiste, ex-Black Panther, a trouvé dans le blues un terrain propice à l'investigation féministe. Pour Angela Davis, les chansons de ces femmes «merveilleusement irrévérencieuses et touchantes», au-delà de leurs qualités musicales, expriment une vraie conscience féministe en brisant les tabous de la sexualité et en transcendant une condition sociale précaire. De quoi contrer l'idée longtemps répandue que «les origines du féminisme sont blanches». «Dans une chanson de *blueswo-*

man, la narratrice qui se retrouve entièrement soumise au désir amoureux peut dans le même mouvement exprimer un désir autonome et un refus de laisser un amant indigne la malmener psychologiquement», écrit Angela Davis.

Ces chanteuses dépositaires d'une tradition orale ont contribué à façonner le jazz, avant que les big bands féminins des années 1930 ne prennent le relais. Une déferlante que l'histoire a tendu à gommer. L'International Sweethearts of Rhythm, The Blue Belles, The Ingenues ou encore le All-Girl Band de Lil Hardin – future épouse de Louis Armstrong – étaient menés par des compositrices, des musiciennes occupant tous les postes (cuivres, batterie, contrebasse). «Dans les années 1940, ces ensembles étaient très demandés et dominaient le marché, d'autant que les hommes étaient au front», explique Christian Steulet. Mais la fin de la guerre enclenche une régression marquée par le maccarthysme, fin de partie.

Le jazz, lui, poursuit son évolution vers des formes nouvelles, *bebop*, *hard bop*. «On cite Gillespie, Monk et Parker au titre de pionniers du jazz, mais une pianiste, compositrice et arrangeuse comme Mary Lou Williams a aussi accompagné sa transformation, rappelle Christian Steulet. Questionner le récit du jazz, c'est parler d'une industrie largement dominée par les hommes.» Et réparer les trous de mémoire de l'historiographie. «C'est Lil Hardin, musicienne brillante, qui a enseigné l'harmonie à Louis Armstrong, un autodidacte. Il lui doit beaucoup, mais elle a disparu de la photographie.» **RMR**

Angela Davis, *Blues et féminisme noir*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julien Bordier, Ed. Libertalia, 2017, 416 pp. avec un CD audio 18 titres.